Titre : **ARRESTATION, EXECUTION, FUITE DE QUELQUES MEMBRES DE LA COMMUNE**	Référence : **MISCELLANEES** **La Commune**
Auteur : **Abbé VIDIEU** **Vicaire à Saint-Roch**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **HISTOIRE DE LA COMMUNE DE PARIS EN 1871** **Librairie E. DENTU Paris** **1876**	Transcripteur : **Marie-France ROBELIN** Date : **Janvier 2009**

Ancestrami

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

Chute de la Commune

Dès le 22 mai, le lendemain de l'entrée des troupes, la plupart des membres de la Commune disparurent : Sur les quatre-vingts citoyens qui composaient cette assemblée, quelques uns seulement sont morts avec courage.

Raoul RIGAULT fut arrêté le 29 mai 1871 dans une maison de la rue Gay-Lussac par des éclaireurs volontaires qui l'y avaient vu entrer. On l'emmena au commandant **POUSSARGUES**. Le procureur de la Commune était sans armes, vêtu d'une vareuse noire à grand collet rouge rabattu, avec grenades d'argent, coiffé d'un képi aux quatre galons, et chaussé de bottes à l'écuyère vernies et neuves. Immédiatement, il fut fouillé ; on remit au commandant tout ce qu'il avait sur lui : mouchoir fin de baptiste, des clefs, de la menue monnaie et, dans un porte-carte en cuir de Russie, douze cartes ainsi gravées :

Raoul RIGAULT
Membre de la Commune de Paris

Une de ces cartes fut envoyée au maréchal **MAC-MAHON**, les officiers se partagèrent les autres.

- Qui êtes-vous ? dit alors le commandant au prisonnier.
- **Raoul RIGAULT,** membre de la Commune, au nom de la République et de la France.
- La cause est entendue, interrompt le commandant, qui tire son épée pendant que ses hommes font feu.

Toutes les balles portent dans la tête de l'ex-procureur, dont un des côtés est entièrement fracassé. Un soldat s'empare des belles bottes de son prisonnier fusillé, pendant que les habitants du quartier viennent hurler près du cadavre. Il resta vingt-quatre heures rue Gay-Lussac, exposé aux malédictions de la foule.

MILLIERE fut arrêté le même jour après avoir opposé une résistance des plus vives, car il déchargea six coups de revolver sur les soldats qui voulurent le saisir. Il était tête nue, pâle, effaré. Deux hommes le soutenaient par les bras ; on le conduisit au Luxembourg chez le général **de CISSEY**, auquel il répondit avec assez de fermeté. Après l'interrogatoire, il fut dirigé vers le Panthéon, entouré d'un peloton de chasseurs à pied. En gravissant les marches du péristyle, l'officier qui commandait le détachement lui fit remarquer des traces de balles ; c'était là que l'avant-veille **MILLIERE** avait, disait-on fait fusiller trente gardes nationaux qui refusaient de défendre les barricades.
Il se tenait debout faisant face aux soldats. En raison de la disposition des lieux, on le força à se mettre à genoux. **MILLIERE** découvrit alors sa poitrine et, levant le bras droit, cria « Vive la République !... Vive le peuple !... Vive… » Une décharge lui coupa la parole et il tomba, inclinant sur le côté gauche.

Le docteur **Tony MOILIN**, arrêté aux alentours du Luxembourg, avait été, après un interrogatoire sommaire, condamné à mort. Avant de mourir, il demanda avec insistance la faveur de pouvoir contracter mariage avec une femme avec laquelle il vivait maritalement ; cela lui fut accordé. **M. HERISSON,** maire du sixième arrondissement, reçut l'acte, et après la célébration du mariage, **Tony MOILIN** fut fusillé.

VARLIN, arrêté place Cadet, fut livré à trois soldats qui l'entraînèrent rue des Rosiers, à Montmartre. Il fut exécuté à l'endroit même où étaient tombés les généraux **LECOMTE** et **Clément THOMAS.**

Amicalement

TREILHARD, directeur de l'Assistance publique, fut fusillé sur la place du Panthéon. Avant de sortir de chez lui, il avait dit à sa femme : « Si je suis tué, tu remettras à qui de droit une somme de 40 000 francs que j'ai cachée dans la cave ; cet argent appartient aux indigents. » **Mme TREILHARD** suivit rigoureusement ces instructions.

DOMBROWSKI, après avoir été grièvement blessé d'une balle au bas-ventre à la barricade de la rue Myrrha, avait été transporté à l'hôpital de Lariboisière. Le docteur **CUSCO**, chirurgien en chef, lui prodigua des soins empressés. Mais **DOMBROWSKI**, une heure après, expirait au milieu des plus horribles souffrances.

Le 26 mai, à six heures du matin, **DELESCLUZE** et la Commune se replièrent à la mairie du onzième arrondissement. L'Hôtel de ville fut immédiatement livré aux flammes. Le désordre fut horrible et dura tout le jour. Dans ce désarroi, tous furieux et éperdus s'injuriaient les uns les autres… « **FRANKEL**, le bras ensanglanté, injuriait **JOHANNARD**, qui insultait **JOURDE**… la confusion était à son comble.
« Adieu, Messieurs, leur dit froidement **DELESCLUZE**, moi je vais me faire tuer. Il se dirigea, une badine à ma main, vers la barricade de la place du Château-d'Eau. Il gravit lentement les pavés disposés en échelons, et disparu foudroyé. **JOURDE** et **JOHANNARD** ne purent retrouver son corps, tant le feu était vif. Il ne fut relevé que le lendemain et enterré avec beaucoup d'autres dans une fosse creusée à l'entrée de l'église de Saint-Ambroise.

VERMOREL était frappé par un éclat d'obus non loin de l'endroit où été tombé **DELESCLUZE**. Il fut recueilli et soigné par une femme qui l'avait relevé. Il est mort à **Versailles dans une prison militaire**.

Cerné le dernier jour de la bataille, **CLUSERET**, encore tout noir de poudre, se présenta chez un ecclésiastique du quartier des Halles et lui demanda l'hospitalité.
« Si vous me chassez, lui dit **CLUSERET**, on me fusillera devant votre porte.
« Entrez lui dit l'abbé L… Autrefois, les églises servaient de refuge aux criminels ; entrez-y et soyez sans crainte. »
Il demeura un mois dans cet asile : puis, un soir, il revêtait une soutane, et le lendemain à midi, **CLUSERET** était à Genève.

VALLES, après avoir été infirmier, pendant quatre mois, dans un hôpital parvint à quitter Paris de la même manière.

Le 9 juin, au soir, des agents pénétrèrent dans une maison de la rue Saint-Gilles où ils trouvèrent un homme à demi vêtu et fumant sa pipe, qui prévenant les questions du commissaire de police, s'écria : « Je ne suis pas **COURBET**, examinez-moi bien et vous reconnaître votre erreur. »

ROSSEL s'était caché au fond d'une mansarde du pays latin, après s'être teint les cheveux en blanc. Lorsqu'il fut découvert, l'ancien ministre de la guerre avoua aux agents de police qu'il avait fait, lui-même, insérer dans les journaux le bruit de son passage en Suisse, pour donner le change à ceux qui le cherchaient.

REGERE, également déguisé et teint, espérait bien se sauver à l'aide d'un passeport, quand les hommes de la sûreté le saisirent dans son lit, boulevard des Italiens.

Archives nationales

Paschal GROUSSET, déguisé en femme, se croyait aussi à l'abri des fureteurs, grâce à son chignon et à la poudre de riz qui lui couvrait le visage ; il fut très surpris de se voir arrêter chez sa maîtresse.

Le plus habile, le plus prompt à s'enfuir, les plus ingénieux à se grimer fut **Félix PYAT**. Tandis que le dramaturge s'échappait par les doubles-fonds du théâtre, il prenait aussi divers déguisements, et, en même temps, il faisait publier par la presse les inventions les plus saugrenues sur ses artifices de sauvetage.

Cependant, tous ces hommes n'avaient cessé de dire, durant deux mois, qu'ils combattraient comme les Titans de 92.
Le 17 mai, dans une séance de la Commune, **GROUSSET** avait prononcé ces paroles : « Je resterai jusqu'à la victoire ou la mort au poste de combat que le peuple nous a confié. »

Quelques mois après, pendant que leurs soldats, obscures victimes, encombraient les pontons, **VERMESCH, LACCORD, BOURSIER, RANVIER, DUPONT, LONGUET, VAILLANT, LEDRU, CLEMENT**, **GAILLARD père** etc.… savouraient à l'étranger les douceurs de la célébrité et se livraient à de fructueuses industries.

****

Ancestrami